Zeitschrift: Revue historique vaudoise
Herausgeber: Société vaudoise d'histoire et d'archéologie
Band: 50 (1942)
Heft: 3

Artikel: Les Naturalistes Thomas et leurs amis
Autor: Cosandey, F.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-39219

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

50me année N° 3 Mai-juin 1942

REVUE HISTORIQUE VAUDOISE

LES NATURALISTES THOMAS ET LEURS AMIS *

Vous rendrez un grand service au public, Monsieur, en apprenant aux hommes l'art d'observer ; pour moi, mon unique remède contre l'erreur a été de vérifier une infinité de fois tout ce que j'ai cru voir de non arguable. Il est presque impossible qu'un esprit déprévenu puisse mal voir vingt ou trente fois la même chose. HALLER.

PIERRE THOMAS ET ALBERT DE HALLER

Vers 1740 vivait aux Plans sur Bex une famille Thomas dont l'existence était semblable à celle des autres familles du hameau en ce sens que chacun travaillait assez durement et n'était ni riche ni pauvre.

On était paysan, berger, bûcheron, chasseur. Les jours s'écoulaient tous pareils, monotones, peut-être, à nos yeux, mais comment vivre autrement ?

* Mémoire subventionné par la Société académique vaudoise et par Société vaudoise des Sciences naturelles (Fonds Agassiz).

L'existence actuelle de nos montagnards n'a d'ailleurs pas beaucoup changé. En quoi la vie d'un berger de Nant ou de la Varraz diffère-t-elle de celle de ses ancêtres ?

On parlait peu, la politique n'existait pas. Le canton de Vaud s'appelait Pays de Vaud et Berne était loin, derrière les montagnes.

On descendait à Bex de temps en temps pour ses petites affaires et, plus rarement, on allait rencontrer un compagnon de chasse au delà des cols.

Baptêmes, mariages, deuils groupaient tout le hameau en une seule famille.

Il fallait vivre, chacun avait sa tâche.

* * *

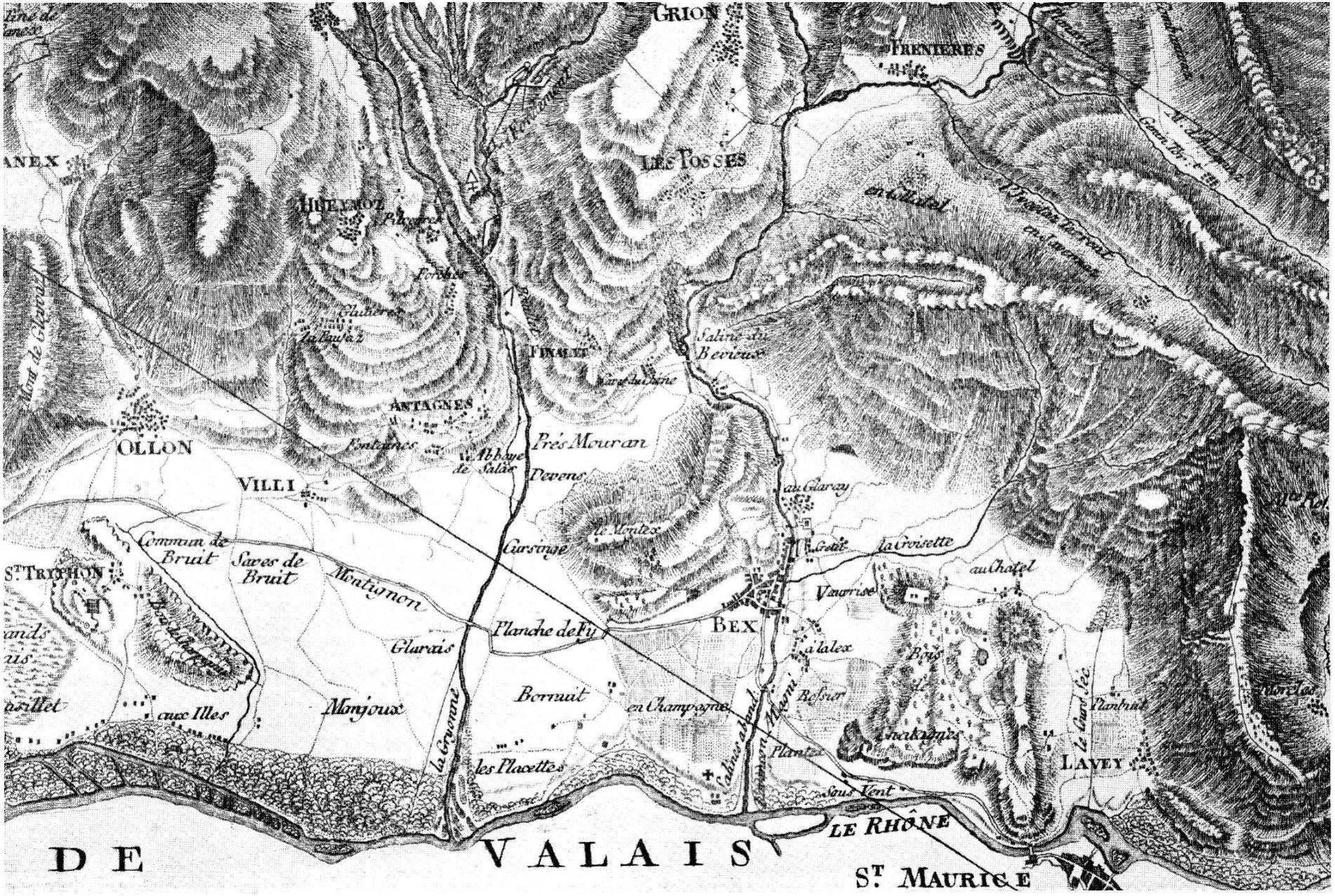
Les Thomas étaient, dit-on, savoyards, originaires de la vallée de Saint-Jean d'Aulph. Ils étaient venus s'établir à Bex en 1458.

Le premier document qui intéresse cette famille date du XVIIIe siècle. Il nous apprend que « Pierre Thomas de Frenières est nommé forestier par ordre des très honorés Seigneurs de la Chambre de Direction des Salines » (21 janvier 1761).

Le directeur ou gouverneur des Salines était alors Albert de Haller qui habitait le château de Roche. Il avait les attributions d'un bailli et sa juridiction s'étendait sur tout le territoire des Salines.

Des conduites de bois amenaient l'eau salée des sources du Chamossaire et du bassin de la Gryonne. La surveillance et l'entretien de ces canalisations incombaient au directeur des Salines, chargé, en outre, à cet effet, de l'administration des forêts.

Haller parcourait régulièrement les forêts et les montagnes ou les faisait parcourir par ses gardes-forestiers qu'il chargeait d'une seconde mission, plus importante, peut-être, à ses yeux, la récolte des plantes. Car Haller rassemblait des matériaux pour sa future *Historia Stirpium indigenarum Helvetiae.*



FRAGMENT DE LA CARTE DU GOUVERNEMENT D'AIGLE
levée par M. de Rovéréaz, père

Musée historiographique vaudois.

Après une jeunesse chétive, Haller avait acquis une robuste santé, par un effort extraordinaire d'énergie et de persévérance. Il explora nos montagnes vaudoises et valaisannes, rôdant seul,

ALBERT DE HALLER
1708-1777

le plus souvent, en des lieux encore sauvages et presque inaccessibles, observant la géologie, la flore, les sources, les vents.

Il devait écrire le premier poème des Alpes.

Un jour, il rencontra Pierre Thomas et l'on s'étonnera peut-être de l'amitié qui s'établit entre ce patricien bernois, ce savant complet, poète, médecin, philosophe, et le montagnard vaudois, au savoir rudimentaire, peu loquace, attaché à ses bois et à ses champs.

Mais pour Haller, les différences sociales s'effaçaient devant

la science. L'illustre savant appréciait la simplicité de son forestier, son sens inné et profond de la nature et l'accueil qu'il recevait dans le chalet des Plans.

Pierre Thomas avait épousé une fille de Frenières, Madeleine Thomas, dont il n'eut qu'un fils, Abraham. On peut se représenter l'émotion de la brave paysanne à l'idée de recevoir le châtelain de Roche, mais Haller sut éloigner toute anxiété à ses hôtes, multipliant ses visites et ne cachant point le plaisir qu'il prenait à parler de ses montagnes et de ses plantes avec des gens qui les aimaient à leur manière tout autant que lui. Haller se trouvait en famille autour de la table ou sur le banc devant le chalet. Les deux hommes se communiquaient leurs trouvailles et Haller, entraîné, notait, questionnait, projetait de nouvelles expéditions.

Abraham, robuste garçon de vingt ans, suivait la conversation avec la même passion que les deux naturalistes. Il montrait déjà pour les plantes un goût que Haller avait plaisir à stimuler et à discipliner. L'instruction primaire était bien modeste dans les montagnes, mais l'intelligence du père et du fils Thomas s'aiguisait facilement à l'ombre du grand savant et leur science innée s'associait à la vraie science sans se diminuer elle-même.

Haller et Thomas avaient le même âge, mais tandis que le montagnard ne connaissait pas encore la fatigue et le poids des années, son compagnon devait bientôt renoncer à gravir les sommets.

« Puisque je ne puis plus, vu mon âge et ma corpulence, disait gaiement Haller, m'élever comme un oiseau sur les hauteurs, il faut bien me résoudre à ramper dans les plaines, comme un ver de terre ! »

Il s'en consolait puisque Pierre Thomas allait à sa place explorer les montagnes et lui rapportait tout ce qu'il désirait. Haller l'avait utilisé comme guide et formé à la recherche des plantes. Thomas allait seul ou avec Abraham en expéditions parfois lointaines, dans les vallées reculées et complètement ignorées du Valais, des Grisons et jusque dans les Alpes italiennes, suivant des itinéraires que son maître avait établis.

Haller utilisait, d'ailleurs, plusieurs de ses hommes pour sa documentation. C'étaient d'abord, on l'a vu, ses forestiers que leur travail orientait tout naturellement vers l'observation des plantes. Ils avaient appris à préparer et à dessécher les fleurs, à distinguer les plantes rares et ils rapportaient régulièrement un abondant matériel où Haller trouvait des nouveaux spécimens et des indications utiles sur l'extension de telle ou telle espèce. Leur habitude de la montagne en faisait des auxiliaires précieux pour Haller. « Nous avons, dit-il, dépouillé des précipices jusqu'alors inaccessibles et que tout naturaliste étranger à ces escalades périlleuses n'aurait pas eu même l'idée d'aborder. »

Nous connaissons les noms de quelques-uns de ces aides de Haller : Clément Chérix, Charles Jaussi, Hurner, Jordan, Morerod, Mottier et, avant tous, Pierre Thomas et son fils Abraham.

... Haec omnia operi meo inservierunt.

Sede neque illa datos relinquo sylvarum custodes, qui suo labore magnam partem alpinum occidentalium, altissimarum et asperrimarum superarunt.

Ita *Petrus Thomas* vicinos montes la Grandvire, Fouly, Jeman, Outre-Rhône, Martinets, La Varaz, Darbon, Sion, Serin, Veresay, Larzes, Sion : sed etiam Valesiam planiorem in alpes usque Griseas, iterum St. Bernhardi alpes et Col de Ferry, vallem D. Nicolai adiit : iterum amplissimo itinere per montem Sylvium in vallis Augustae partem Ternanche, inde per montem D. Bernhardi : alio itinere denuo in vallem D. Nicolai ejusque montes Findela, Stafel, Montemor, Trift, Aussées excurrit.

Denique *Abraham Thomas* per Val de Trient ad Chamony iter fecit ; alio patrem in vallem Nicolai comitatus est...

... Ita factum est, ut alpes occidentales, Valesiam inter et Italiae valles, plurimis locis superatae sint et percursae ; et quod imprimis quaerebam, loca hominibus litteratis inaccessa, summaeque rupes sint spoliatae, quas insolens eorum periculorum homo ne cogitatione quidem speraret adiri posse.

Facile dedero, non fuisse peritos Botanicos. Fuerant tamen mei in multis itineribus comites, et hactenus didicerant, quae vulgaria essent, quae rariora. Neque absque eorum opera unquam plurimae et pulcherrimae plantae erutae forent, quas passim laudavi.

Traduction :

... Mais je n'oublie pas la collaboration de mes gardes-forestiers qui se sont fatigués à explorer pour moi une grande partie des Alpes occidentales, les plus hautes et les plus rudes à gravir.

Pierre Thomas parcourut les monts voisins, la Grand'Vire, la Montagne de Fully, le Creux de Dzéman (?), Outre-Rhône, les Martinets, la Varraz, le Val de Derbon, Serin, Veresay (?), Larzes, Sion, la Vallée du Rhône jusqu'aux Alpes grisonnes, puis les monts du Saint-Bernard, le Col Ferret, la Vallée de Saint-Nicolas et, poussant plus loin, franchit le Cervin, atteignant Tournanche dans la vallée d'Aoste, avec retour par le Saint-Bernard. Enfin, par un autre chemin, il alla à Saint-Nicolas, aux monts de Findelen, Stafel, Montemoro, Trift, Aussées (?).

Abraham Thomas fit la traversée de Trient à Chamonix et, une autre fois, accompagna son père dans la vallée de Saint-Nicolas.

... Ainsi nos Alpes occidentales, entre le Valais et les vallées du nord de l'Italie ont été parcourues et, ce que je cherchais d'abord, explorées dans leurs lieux inaccessibles, que des hommes cultivés, inaccoutumés à de tels dangers, ne pouvaient espérer atteindre, même en pensée.

Je conviens que ces forestiers n'étaient pas des botanistes expérimentés, mais ils m'avaient accompagnés dans beaucoup de courses et savaient distinguer les espèces rares des plantes vulgaires. Sans leur collaboration, beaucoup de plantes, parmi les plus belles, que j'ai eu plaisir à citer, n'auraient pas été trouvées.

(DE HALLER. Préface de l'*Historia stirpium indigenarum Helvetiae*, Bern, 1768, P. XVIII.)

Haller eut aussi recours à des gens plus qualifiés, qu'il devait alors payer de ses propres deniers, aux dépens d'un budget familial déjà lourdement chargé, ainsi qu'en témoigne la lettre suivante [1].

A Monsieur,
Monsieur Châtelain, célèbre docteur en médecine,
Bonneville [2] sur le lac de Bienne.

Je vous suis obligé d'avance de la dédicace de votre thèse inaugurale et vous recommande les deux *caprifolia fructu coerulea et nigro*, dont vous m'avez envoyé l'un et M. Gagnebin l'autre. Je herborise avec assez peu de succès ici ; j'aurai pourtant de quoi faire un supplément à mon envoi de l'année passée.

Pour le voyage à Mendrisio, s'il ne convient pas à M. la Chenal de le faire à cause de sa santé, il ne devrait pas s'exposer. S'il veut le faire moyennant votre compagnie, voilà ce que je pourrai faire pour cet effet. J'ai donné en 1738 à M. Huber 50 écus de l'empire avec lesquels il fit le tour par les Grisons, Milan et revint ensuite par le Gothard, la Fourche et la Grimsule. J'avais cru

---

[1] Lettre insérée *in-extenso* par le doyen Bridel dans le *Conservateur suisse*, t. XIII.

[2] Neuveville.

qu'une somme à peu près semblable suffirait à M. la Chenal, n'ayant pas dépensé plus dans le grand tour que j'ai fait avec M. Gessner en 1728. Si vous êtes deux, les frais iront un peu plus loin ; les gîtes étant les mêmes, et vous fallant également un valet connu qui vous porte quelques papiers.

Je conçois bien que votre compagnie sera très avantageuse pour le projet, et je ne me bornerai pas absolument aux 50 écus proposés ; mais comme j'ai 8 enfants et que par conséquent je me vois gêné par le nécessaire qui s'oppose à l'utile, je ne pourrais guère aller beaucoup plus loin qu'à environ 100 florins d'empire. Je crois qu'avec cela vous ferez bien le voyage, qui sera d'une vingtaine de journées à 5 florins, et les voilà pour M. la Chenal et également pour vous.

Aarbourg, lieu de rendez-vous ou Zofingue	1	½	journée
Lucerne	1		»
Altorf	1		»
Hospital	1		»
Fourrager la vallée d'Erseren très riche	1		»
St. Gothard pour le passer à son aise (4 L.)	1		»
Bellinzone	1	½	»
Lugano	1		»
Mendrisio	1	½	»
	10	½	journées
Rester à Mendrisio quelques jours, retour Isles Borromées, Margazzo, Domo-Dossola, au plus	3		journées
Brieg	1	½	»
Sion	1	½	»
St.-Maurice	1		»
Roche		½	»
Vous pourrez vous y reposer	2		»
	9	½	journées

De là à la Bonneville il y a 30 lieues.

A Bâle par Bienne.

Vous verrez par là le St. Gothard, le Simplon qui n'a jamais été herborisé, le Valais et la Suisse transalpine. Il n'y a aucun précipice à craindre, tout étant grande route comme pour les litières.

Je vous prie de vous expliquer là-dessus avec M. la Chenal. Il faudrait partir entre le 1er et le 10 de juillet au plus tard.

Je vous ferai toucher à Berne la somme convenue. Il vous faut absolument un paysan de confiance pour porter du papier, et ne pas plaindre quelques frais pour le transport des plantes, si elles abondent.

Il faudrait tracer le caractère des principales sur le frais.

Je vous prie pour un mot de réponse, et suis très parfaitement, Monsieur, votre très-humble et trés obéissant serviteur.

(Roche, 25 mai 1760.) HALLER.

Parmi ces voyageurs auxquels Haller accordait sa confiance, il faut citer J. Dick, ecclésiastique bernois qui parcourut les Alpes grisonnes et valaisannes, les vallées de Gastern et de Kienthal, Werner de la Chenal, professeur d'anatomie et de botanique à l'Université de Bâle, Châtelain, médecin à Neuveville...

Dans sa préface de l'*Historia stirpium indigenarum Helvetiae*, Haller rend hommage à tous ses collaborateurs et la petite patrie des Thomas y trouve sa place avec les noms de Perche, Anzeindaz, Javernaz, Bovonnaz, le Richard, la Varraz, Solalex, Paneyrossaz.

Pour donner un juste prix à ces expéditions, il n'est pas inutile de rappeler qu'avant Haller, la montagne est presque inconnue. Tantôt, elle laisse les hommes indifférents, tantôt elle est grandiose et terrifiante.

Münster, professeur de Bâle (1489-1552) frémit au souvenir de sa traversée de la Gemmi : « Tout grelottait en moi, jusqu'à la moelle des os et au sang de mon cœur [1]. »

Rebmann, pasteur et écrivain bernois (1566-1605) écrit un long poème où le Niesen et le Stockhorn entretiennent une conversation amicale sur des sujets les plus divers, religieux, géographiques, mythologiques et cosmographiques [2].

Cependant, d'autres voyageurs commencent à parler plus sérieusement des Alpes. Gessner et Scheuchzer sont déjà sensibles au charme des excursions de montagne.

Mais Haller sera le premier à éveiller la sensibilité humaine à l'égard des Alpes. Dans son ouvrage *Iter Helveticum* et son poèmes *Les Alpes* (1732), l'émotion s'ajoute à des descriptions savantes des lieux et des choses de la montagne.

... Là une montagne escarpée est taillée en précipices aussi rapides que des murs ; un torrent passe avec fureur entre les rochers, il tombe par une ouverture, une chute suit l'autre, les flots écumeux s'élancent avec une force impé-

---

[1] S. MÜNSTER : *Cosmographia universalis*, 1559.

[2] Joh.-Rud. REBMANN : *Ampelander*. — Ein Neuw Lustig Ernsthafft Poetisch Gastmal uns Gespröch zweier Bergen in der Löblichen Eydgnosschaft und im Berner Gebiet gelegen : Nemlich des Niesens und Stockhorns als zweier alter Nachbaren. Bern, 1606.

tueuse au delà du roc. L'eau dispersée par la vitesse de sa chute profonde, forme une vapeur grise et mobile, qui est suspendue dans un air épaissi [1].

... Là où le rapide Avançon entraîne des forêts dans les gouffres écumeux de ses ondes, les montagnes voisines fournissent des sources souterraines qui fondent le sel des rochers [2]. Une coline creuse, voûtée d'albâtre, renferme cette mer dans des bassins profonds ; mais ses eaux rongent le ciment du marbre, pénètrent les fentes des rochers, et s'empressent à sortir pour notre usage ; l'assaisonnement de la nature, le plus grand trésor d'un Pays, se présente de lui-même, il se hâte au-devant de nos bassins.

La Fourche produit de ses cimes glacées, les plus grands fleuves de l'Europe, et les eaux qu'elle verse nourrissent les deux mers. L'Aare y prend sa source, qui se précipite avec un bruit terrible et des chutes rapides par des rochers couverts d'écume. Les riches Mines des Alpes dorent la course ; elles mêlent à ses ondes crystallines le métal le plus précieux ; le fleuve chargé d'or en jette sur les bords des grains solides, comme un sable grisâtre couvre les rivages ordinaires.

Le Berger voit ces trésors : quel exemple pour le monde ! Il les voit, et il les laisse couler [3].

... En Suisse, le botaniste doit gravir contre les Alpes, y monter par des précipices affreux, en descendre par de plus grands dangers encore, chercher sur les hauteurs un froid perçant, qui caille le sang échauffé du voyageur, et retourner bientôt dans les Vallées, où la chaleur enfermée l'étouffe.

On fait tous ces voyages, exposé à un air toujours inégal.

Car les Alpes, où les nues reposent presque toujours, sont frappées tous les jours par des grêles, par des tonnères, ou couvertes d'épais brouillards plus dangereux encore, parce qu'ils cachent les chemins, ou plutôt les passages les plus aisés. Car il n'y a point de sentiers dans ces solitudes, le moindre brouillard y expose le Voyageur à s'égarer, sûr de périr s'il perd l'unique chemin possible, rarement y en a-t-il davantage. Point de commodité avec cela, ni lit, ni pain, ces deux articles tranchent sur tous les autres : on passe les nuits dans des cabanes ; à la vérité, il y a des hommes hospitaliers comme dans l'ancienne Grèce, ils partagent avec l'étranger leur ordinaire, et leurs délices mêmes. Mais quelles délices ! du lait, et quelquefois une espèce de Caillé, qui se prend au fond des chaudières, où se forme le fromage, et qui en est la matière. La boisson est excellente pour des buveurs d'eau, elle est la meilleure du monde pour la fraîcheur et la pureté. Mais les nuits sont fort incommodes, le froid et la dureté des planches ou des grils de bois qui servent de lits, les rendent

---

[1] *Les Alpes* (poésies de M. DE HALLER, trad. de V.-B. Tscharner, Zurich, 1752).

[2] Sources des Salines.

[3] *Les Alpes* (poésies de M. DE HALLER).

presque insupportables, toutes courtes qu'elles sont, car le Soleil quitte plus tard ces Régions élevées, et il y reparoit de meilleure heure.

Malgré ces désagrémens, il y a toujours eu des gens qui se sont résolus à la même fatigue, l'appareil singulier de la Nature, ces Montagnes de glaces éternelles, ces Piramides de rochers toujours couvertes de neige ; ces sombres Vallées, où se précipitent par mille Cascades, cent Torrens impétueux ; ces Nappes d'eau naturelles, infiniment au-dessus de ce que peuvent se procurer les Monarques les plus puissans, ces Déserts, où la solitude et le silence ne sont pas même interrompus par des oiseaux ; ces troupeaux nombreux, image de l'innocence ; tout cela ensemble a quelque chose de touchant, de magnifique, et de majestueux. On s'en souvient avec plaisir, on on est tenté par un charme secret d'y retourner, et de se rafraîchir d'idées si vives et si singulières. Tout autre Voyage de même étendue est, pour ainsi dire, uniforme, au prix de celui-ci [1].

Longtemps encore, cependant, l'alpe inspirera de l'effroi, d'autant plus qu'on risquait d'y rencontrer des ours et que des loups, prétendait-on, vivaient sur la montagne de Fully.

Les écrivains romantiques qui suivront Haller ne furent que des pseudo-montagnards qui s'emparèrent du thème de la montagne pour s'abandonner au sentimentalisme contagieux de Rousseau.

... C'est un endroit effroyable ; à peine les animaux peuvent-ils y pénétrer ; des rochers horribles, des glaces énormes y sont entassés l'un sur l'autre ; le froid y est insupportable ; une affreuse obscurité règne aux lieux les plus profonds ; les eaux y tombent des rochers avec un bruit effrayant, qui rendu plus épouvantable par les cris d'un nombre infini d'oiseaux de proie, glacent d'horreur et d'effroi [2].

Les chasseurs étaient ainsi à peu près seuls, à cette époque, à se hasarder sur les sommets. Ils furent les premiers guides des géologues et des chercheurs de plantes. Les alpinistes, proprement dits, les peintres, les poètes ne viendront que plus tard, stimulés par H.-B. de Saussure, par les poèmes de Haller, et par les écrits du doyen Bridel, de Juste Olivier, de Rambert...

---

[1] *Bibliothèque raisonnée*, t. XXIX, part. II, p. 268, Amsterdam, 1742. D. Alberti HALLER : *Enumeratio methodica Stirpium Helvetiae indigenarum* (notice (explicative).

[2] G.-S. GROUNER : *Histoire naturelle des glacières de Suisse* (trad. de M. de Kéralio). Paris, 1770, p. 85.

Haller ne resta que six ans à Roche. En 1764, il quittait la terre romande et retournait à Berne où il achevait d'écrire son grand ouvrage sur les plantes de Suisse auquel tant de collaborateurs obscurs avaient participé.

La même année, Pierre Thomas, le forestier, prenait une demi-retraite :

... Que nous ayant été représenté par le Sieur Pierre Thomas de Fregnière, que son âge mettoit bientôt hors d'Etat de bien vaquer *tout seul* a son employ de forestier comme il le souhaiteroit, qu'il nous plaise de luy adjoindre son fils Abraham, de même luy confier la survivance de sa ditte charge de forestier. Nous étant connu le bon comportement et bonne conduitte de ce jeune homme, et ayant la dessus reçu le consentement des Seigneurs de la Chambre de Roche du 26e avril 1764.

Nous adjoignons le dit fils Abraham Thomas à son père, pour vaquer conjointement avec luy, aux Devoirs de forestier, avec l'espérance sur sa bonne conduitte, de succéder un jour à son père, riere le même District. Il vaquera aux Devoirs et fonctions attachées à cet Employ, suivant l'Instruction a luy donné par écrit et selon le Serment qu'il a porté la dessus.

Le tout pour aussy longtemps qu'il s'aquittera bien de son Devoir, et qu'il ne donnera Lieu à revocation. Donné sous nôtre Sceau, au Chatteau de Roche ce 20e Juillet 1764.

Scellé du sceau de Haller.

Abraham succédait à son père en 1779 et, deux ans plus tard, le 6 janvier 1781, Pierre Thomas mourait à l'âge de 73 ans. Sa femme, Madeleine, devait lui survivre jusqu'en 1794 et s'éteindre âgée de quatre-vingts ans.

Haller avait apprécié les Thomas, père et fils, en les considérant comme des collaborateurs extrêmement précieux, plutôt que des hommes de science, mais il admirait leur flair de naturalistes et leur offrit sans restriction son amitié, allumant ainsi dans l'humble chalet Thomas un foyer de curiosité et de science de la nature qui devait briller pendant plus de trois générations.

Nous Albert Haller, Seigneur de Goumoens le Jux, membre du Conseil Souverain de la Ville & Republique de Berne, & de cette part Directeur des Salines de Roche &c. Sçavoir faisons, Que Nous ayant été representé par le Sieur Pierre Thomas de Freigniere, que son âge le mettoit bientôt hors d'Etat de bien vaquer tout seul a son employ de forestier comme il le souhaitt, feroit. Qu'il Nous plaise de luy adjoindre son fils Abraham, & même luy confier la Survivance de sa dite charge de forestier; Nous étant Connu le bon Comportement & bonne Conduitte de ce jeune homme, & ayant la dessus reçu le Consentement des Seigneurs de la Chambre de Roche du 26e. avril 1764.

Nous adjoignons ledit fils Abraham Thomas, á son pére, pour vaquer Conjointement avec luy, aux Devoirs de forestier, avec l'Esperance, sur sa bonne Conduitte, de Succéder un jour á son pére, viere le même District. Il vaquera aux Devoirs & fonctions attachés a cet Employ, suivant l'Instruction a luy donné par écrit, & selon le Serment, qu'il á prêté la dessus. Le tout pour aussy Longtems qu'il s'acquittera bien de son Devoir, & qu'il ne donnera Sieu, á revocation. Donné sous nôtre Sceau, au chatteau de Roche ce 20e. Juillet 1764.

ABRAHAM THOMAS

botaniste de la montagne

Le fils unique de Pierre et de Madeleine Thomas était né en 1740. Il participa dès son enfance aux expéditions de son père à la recherche des plantes dans la montagne. Il avait hérité des dons paternels dans ce domaine et, dit Blaikie [1], « surpassait son père en intelligence. Il était doué d'une agilité, d'une vigueur, d'une vue et d'une mémoire étonnantes, accompagnées d'un véritable génie de l'observation. »

En découvrant le père, Haller découvrait aussi le fils et ce dernier, à l'âge où l'esprit s'ouvre et où la personnalité peut être modelée et dirigée. Abraham et son père formaient une équipe que le grand Haller n'était d'ailleurs pas seul à apprécier. Beaucoup de naturalistes commençaient à connaître les Thomas et à s'arrêter dans leur maison des Plans. On leur demandait des plantes, on sollicitait leur concours pour des excursions.

Haller ne craignit pas d'envoyer Abraham Thomas, âgé de dix-huit ans, faire ses débuts dans la région de la Furka, mission dont le jeune homme s'acquitta fort bien.

Abraham n'avait que le bagage scolaire qu'un petit hameau pouvait donner à cette époque, mais le contact qu'il eut avec des hommes de science, auxquels son père et lui servaient de guides, devait développer une intelligence et des dons prêts à s'épanouir.

C'était un de ces savants qui n'ont pas beaucoup de savoir, mais qui ont le génie de l'observation et qui, souvent, font plus pour la science que ceux qui ont tenu tous les livres et traversé toutes les théories [2].

---

[1] L. Seylaz : *Journal de Thomas Blaikie* (trad.), 1935.

[2] Rambert : *Bex et ses environs*, 1871.

Les ouvrages de Haller avaient attiré l'attention des botanistes sur notre pays et des relations de plus en plus nombreuses s'établirent entre les Thomas et les naturalistes et musées de l'époque.

Thomas Blaikie, botaniste écossais, fut plusieurs fois, en 1775, l'hôte d'Abraham Thomas et de son père, à Fenalet où la famille était descendue pour se rapprocher de la plaine et faciliter le petit commerce des plantes qui prenait peu à peu de l'importance.

La maison d'Abraham Thomas est admirablement située pour servir d'habitation à un tel savant. Elle se trouve au pied de ces formidables pics rocheux dont les pentes inférieures sont couvertes de hautes forêts de sapins. Tout au fond, un torrent aux berges tapissées de mousses court sur son lit de rocher. Entre la maison et la montagne, il y a place pour quelques champs de blé et des prairies (T. Blaikie).

Blaikie recherchait la compagnie de ces montagnards, endurants comme lui, passionnés de montagnes et de fleurs.

Ils le conduisaient vers des lieux où il pouvait cueillir des plantes rares et il était sensible, comme tant d'autres, à la simple, mais cordiale hospitalité qu'il recevait à Fenalet.

Le poète allemand Matthison, l'ami de l'écrivain Bonstetten qui fut bailli de Nyon, rendit plusieurs fois visite à Abraham au hameau de Fenalet. Mais alors que Haller, Blaikie et d'autres naturalistes admiraient sans réserve la sobriété, le flair de ces paysans et la rigidité de leurs observations, Matthison, épris de poésie pure, juge ses hôtes plus froidement, sans méchanceté, d'ailleurs :

... pour les renseignements sur mon vieux compagnon de botanique dans plusieurs régions des Alpes, le brave Thomas qui vit comme paysan et justicier à Fenalet, non loin de Bex, j'appris avec un vrai plaisir que pour grimper, il se mesure encore avec les chamois et les bouquetins et qu'il y a peu de temps, il a fait encore l'ascension de la Dent de Morcles.

Cet homme connaît toute la flore alpine par cœur et exactement et possède une mémoire telle que même Haller en a eu de l'étonnement admiratif pour sa persévérance à récolter les plantes et auquel il rend un hommage public et reconnaissant.

Thomas n'a jamais compris ni sondé la philosophie de la botanique et il est, d'après la distinction que fait Rousseau, plus herboriste que botaniste. Mais sa mémoire est si étendue et si fidèle, son flair à reconnaître chaque plante des Alpes, sans exception, au premier regard, et souvent de très loin, connaissant la classe, l'ordre, le genre et l'espèce, que, chez lui l'admiration s'ajoute à l'observation.

On pourrait le comparer à un bibliothécaire qui connaîtrait couramment tous les titres de ses livres, leur place et leur rayon, mais dont le contenu lui resterait étranger.

On lui montrait le Valais ou, dans le gouvernement d'Aigle, n'importe quelle montagne, il était en état d'indiquer infailliblement les plantes de chaque région, leur mois de floraison, à l'ombre ou au soleil, dans les marais ou les sources, les forêts, les rochers. Au cours d'une excursion sur le Plateau d'Anzeindaz, ayant demandé à Abraham Thomas s'il connaissait une station de Campanula thyrsoïdes, celui-ci, avec son flegme habituel, au lieu de répondre, me montra de son bâton noueux, une paroi de rochers qui se trouvait à environ une demi-lieue de notre chemin. Nous y allâmes. Thomas s'arrêta devant les rochers et dit : « Elle doit être là-haut. »

Il grimpa sur une saillie, passa, sans regarder, son bras par-dessus une corniche, comme on le ferait pour chercher quelque ustensile connu sur une armoire, et ramena la fleur qu'il avait saisie du premier coup [1].

Le Valais était, comme aujourd'hui, le grand jardin naturel où la recherche des plantes conduisait Abraham Thomas dans des vallées qu'il fut le premier botaniste à explorer, entre autres celles de Saas et de Saint-Nicolas. Rambert a narré une aventure qui serait arrivée à Abraham et à ses compagnons arrivant pour la première fois à Zermatt [2] :

La population s'effraya de ces étrangers armés de couteaux et de pioches et munis d'énormes boîtes, telles qu'on n'en avait jamais vu dans le pays. Des groupes se formèrent, on se consulta, on chuchota, chacun fit part de ses observations et de ses soupçons, si bien que tout Zermatt fut convaincu que ces étrangers étaient des espions qui venaient observer les passages de la vallée, dans l'intention évidente de les franchir au retour avec les moutons qu'ils pourraient voler sur les hauts alpages. Aussitôt la foule se porta devant la maison du curé, la seule du village où il fut alors possible de trouver un logement et le somma de livrer les hommes qu'il venait de recevoir, attendu que ces hommes étaient

---

[1] Fr. von Matthison : *Schriften*. Zürich, 1825, Bd. VI, p. 128.

[2] Rambert : *Bex et ses environs*, 1871.

des espions. Ce bon curé eut toutes les peines du monde à calmer ses paroissiens, il dut répondre personnellement des larcins de ses hôtes et, pour les mettre à l'abri de toute injure, il les accompagna dans leurs courses.

La recherche et l'étude des plantes prirent de plus en plus de place dans l'existence d'Abraham Thomas. Mais qu'on ne se méprenne pas sur le caractère commercial de cette vocation.

Thomas eut bientôt une grande famille à nourrir et le petit domaine ne suffisait pas, aussi fut-il contraint d'avoir recours aux ressources que lui procurait la vente de plantes, de cristaux, de minéraux, et d'un « thé suisse » dont Haller avait composé la formule. Les clients étaient généreusement traités et quelque rareté accompagnait volontiers les envois, à titre gracieux.

C'est dire que Thomas ne tira point fortune de son petit commerce et qu'au contraire, bien souvent, son hospitalité trop large fit entrer un peu de gêne dans le ménage.

Abraham eut une compagne admirable, une fille des Ormonts, Marie-Susanne-Catherine Echenard, qu'il épousa en 1777.

C'était une petite femme maigre, brune, intelligente et spirituelle qui tenait son logis en maîtresse de maison accomplie. Comprenant et partageant les goûts de son mari pour les choses de la nature, elle avait, en outre, une véritable passion pour la mythologie ! Elle lisait beaucoup, tout en accomplissant sa besogne quotidienne. Un étudiant en médecine lui ayant été un jour présenté, elle l'interpella malicieusement : « Prenez garde, Monsieur, à la colère d'Apollon qui sera jaloux de vous à cause de son fils Esculape. » Cette scène se passait dans la cuisine où Mme Thomas était assise au milieu d'une belle récolte de pommes.

La brave femme s'était vite habituée à recevoir des hôtes fréquentant les salons de nos villes. Loin de s'effacer, elle prenait part à leur conversation, soutenait des disputes et usait fort à propos de plaisanteries mythologiques. Elle ne négligeait pas pour cela son ménage, ses confitures, son potager et le travail des champs, car son mari, le plus souvent dans la montagne,

lui abandonnait les responsabilités domestiques et la tâche d'élever et d'éduquer ses nombreux enfants.

Ainsi, la maison d'Abraham Thomas respirait l'intelligence, le travail et l'honnêteté. Les châtelains de Roche témoignèrent leur estime en 1781, en nommant Abraham « Justicier et Conseiller de Bex pour la compétence de Fenalet » [1]. Cette fonction n'empêcha nullement Abraham de continuer ses herborisations favorites et sa femme, devenue Mme la Justicière, « ne se sentait pas de joie en voyant renaître chez elle les mœurs de l'âge d'or [2]. »

Parmi les habitués de la maison Thomas, il faut citer :

Jaques Roux, botaniste genevois (1773-1822), un autodidacte qui n'eut pas de maître et se développa seul au contact de la nature elle-même. En 1793, il entreprit de visiter certaines stations intéressantes signalées par Haller à Paneyrossaz et à la Varraz. Il se fit accompagner par Abraham Thomas.

Louis Perrot, naturaliste de Neuchâtel (1785-1865) qui parcourut les Alpes et le Bas-Valais. Il s'arrêta à Bex où il rencontra Léopold von Buch et rendit visite à Schleicher, le marchand de plantes de Bex [3].

Jean-François-Théophile Gaudin (1766-1833), pasteur à Nyon, un passionné de botanique, l'auteur de la *Flora helvetica* (1828-1833), lié d'amitié avec Abraham Thomas que lui avait présenté Favre, directeur des Salines aux Dévens. Un de ses disciples, Jacques Gay, botaniste, avant de devenir secrétaire de la Chambre des pairs à Paris, l'accompagnait souvent. Gaudin légua à cet élève son herbier qui, à la mort de Gay, fut vendu aux Jardins de Kew. Mais le directeur de ces jardins, sir Joseph Dalton Hooker, par l'entremise généreuse et désintéressée de

---

[1] Les tribunaux de châtellenie, au nombre d'environ 60 dans le pays, étaient présidés par le châtelain, assisté d'un curial ou secrétaire et de 3 à 12 justiciers ou juges.

[2] RAMBERT : *Bex et ses environs.*

[3] Note sur Schleicher, dans la seconde partie.

W. Barbey et de L. Favrat, remit la magnifique collection au Musée cantonal de Lausanne, en 1878 [1].

Dans la préface de la *Flora helvetica*, Gaudin mentionne Thomas :

Conduits par ce vieillard déjà sexagénaire, mais ayant encore toute la vigueur de la jeunesse, et surtout très amateur de plantes, nous visitâmes les monts de Lavarraz, Boulaire et Enzeindaz : puis celui de Fraschi [2] sur lequel Thomas cultivait dans un petit jardin alpestre la *Gentiana Thomasiana s. hybrida* [3] et le *Sonchus Plumieri*.

Le *doyen de Coppet*, pasteur à Aigle et collaborateur d'Albert Haller, fréquenta la maison ainsi que *Laurent Garcin*, seigneur de Cottens (Begnins) qui écrivait, le 27 août 1778 :

Mon voyage a été des plus heureux : j'ai visité plusieurs Alpes, ayant pour guide et pour coureur Abraham Thomas, avec lequel j'ai fait une ample moisson [4].

Rosalie de Constant passa deux mois de l'été 1804 à Fenalet, dans le chalet Thomas.

Le bon Thomas, a-t-elle écrit, est instruit ; il a beaucoup vécu avec Haller pour lequel il herborisait.

Abraham apportait à « la demoiselle » de Constant des fleurs qu'elle dessinait avec autant de science que de poésie et qu'elle déterminait avec son hôte.

Cette remarquable collection d'aquarelles est actuellement la propriété du Musée cantonal de botanique [5].

Un jour, au Saint-Bernard, Abraham rencontra un jeune chanoine, Murith, qui s'intéressait vivement à l'histoire naturelle

---

[1] Pour l'histoire de cet herbier, consulter le *Bulletin de la Société vaudoise des sciences naturelles*. V. XVIII, n° 84, 1880.

[2] Au sud des Pars, près de Gryon (Fratchy ou Frachiez).

[3] *In Bovonnaz primus omnium invenit ille optimus Abr. Thomas, atque in hortum suum subalpinum* (aux Fraschis) *recepit, ubi adhuc immutata viget.* (GAUDIN : *Flora helvetica*, 1828, vol. II, p. 272, notes.)
La *Gentiana Thomasiana Hall. filius*, est un hybride entre *Gentiana lutea* et *Gentiana purpurea*.

[4] *Conservateur suisse*, 2me éd., 1857, t. XIII, p. 333.

[5] L. ACHARD : *Rosalie de Constant, sa famille et ses amis*, 1902, p. 289-290.

et que de Saussure avait déjà initié à la minéralogie. Abraham n'eut pas de peine à communiquer à Murith le goût de la botanique et des relations particulièrement amicales s'établirent rapidement entre les deux naturalistes. Murith entreprit d'écrire une flore valaisanne qu'il intitula *Guide pour le botaniste qui voyage dans le Valais* (1810).

Chanoine LAURENT-JOSEPH MURITH
1742-1816

J'étais humilié de voir, dit-il dans la préface, qu'on venait de loin, à grands frais, qu'on achetait par des courses infiniment pénibles ces mêmes objets d'histoire naturelle que nous foulons au pied sans les connaître...

Murith était bientôt nommé curé de Liddes, puis prieur de Martigny [1]. Devenus ainsi proches voisins, Abraham et lui

[1] Laurent-Joseph Murith, né en 1742 à Sembrancher, chanoine du Grand Saint-Bernard (1760), prêtre en 1766, curé de Liddes (1778), prieur de Martigny (1791), mort à Martigny en 1816.
Membre de l'Académie celtique, un des fondateurs de la Société helvétique des sciences naturelles.
Murith reçut Napoléon à Martigny et l'accompagna jusqu'à Aoste en 1800.

furent d'inséparables compagnons de courses, emmenant souvent avec eux l'un des fils de Thomas, Louis, dont Murith parle parfois dans ses récits.

Le guide est présenté sous forme de lettres que les deux naturalistes s'adressent à tour de rôle et où ils se font mutuellement le récit de leurs excursions. Il est plus que probable que le chanoine a rédigé seul le texte, mais la part de Thomas à la documentation est égale, sinon supérieure à celle de son ami qui l'avoue en bonne franchise dans la première lettre, datée de Martigny, le 14 février 1793 :

Qui mieux que vous, qui avez voyagé pendant plus de vingt ans dans ce pays pour fournir des plantes au célèbre Haller, qui parcourez depuis trente-cinq ans nos Alpes Suisses et Valaisannes, pourrait me fournir les secours nécessaires pour guider les amateurs de la botanique dans nos montagnes? La Suisse vous doit une grande partie des matériaux qui ont servi à l'histoire de ses plantes ; mais le Valais vous doit plus encore, parce que sans votre secours je n'aurais jamais osé entreprendre d'en ébaucher la botanique.

C'est donc sur vous que je fonde mes espérances de réussir à guider les voyageurs que la richesse et la variété de nos productions végétales pourraient engager à parcourir le Valais.

Une première promenade de printemps conduit Thomas à Saint-Maurice, au Bois Noir :

Je reconnus avec plaisir l'*Erica carnea* en pleine fleur : sa belle couleur pourpre contraste agréablement avec le noir de ses étamines et fixe mes regards.

C'est ensuite la Barma, le Trient, Martigny, le mont « dit Folataire »... *(Lettre II, de Thomas, 12 mars 1793.)*

Une autre fois, l'itinéraire part de Saint-Maurice vers Trient, Charat, Sion, Conthey, Saillon Fully...

Après avoir passé le village de Fulli, je ramassai la *Poa dura* de *Scop* (*Cynosurus durus L.)* et j'atteignis enfin Branson qui est, sans contredit, un des endroits les plus riches en plantes rares. Déjà Flore y étaloit sa magnificence ; dans les champs et au milieu des rocailles on voit çà et là quelques places de gazon parées de mille fleurs différentes : l'*Orchis incarnata* avec sa variété à fleurs rouges, et le *Morio* s'y montrent à côté de la *Saxifraga bulbifera ;* le *Cistus sylicifolius*, le *Latyrus angulatus*, la *Fragaria sterilis*, les *Potentilla verna L.*, *rubens Vill.*, et *filiformis*, l'*Arabis Thaliana*...

(Lettre III, de Thomas, 13 avril 1793.)

Il y a parfois dans ces lettres une fraîcheur enfantine :

Je commençais à gravir la montagne de Cheville ; quel plaisir je ressentis, tout-à-coup, en respirant un air plus léger et plus frais qui élevoit mes pensées vers l'auteur de la nature ! des tapis émaillés des plus superbes fleurs se déployaient devant moi, le choix seul m'embarrassoit...

(Lettre IV, de Thomas, 13 mai 1794.)

Que n'ai-je le pinceau de Gesner, que n'ai-je la lyre d'un poète, je chanterois mon voyage, mais hélas, je ne puis vous le tracer qu'en simple botaniste !...

La description continue, plus profonde :

Plus on avance, plus la vallée [Saint-Nicolas] devient pittoresque ; pendant près de six lieues d'un chemin gagné sur les rocs et les torrens, vous éprouvez les sensations les plus neuves, au milieu, si je puis parler ainsi, des ruines d'un monde suranné et démoli, à l'aspect du majestueux entassement des décombres d'une création bouleversée par quelque catastrophe supérieure à tout ce qu'on peut se figurer de plus désastreux et de plus terrible. Le portique d'une telle ruine fait un effet des plus imposant. Il est formé par deux rochers et par des montagnes voisines couronnées de sapins et de mélèzes antiques qui s'élèvent à une hauteur immense. A chaque pas la surprise augmente ; on y voit la nature prodiguer tout ce qu'elle a de plus majestueux et de plus riche, en rochers granitiques, en eaux et forêts.

On diroit que le créateur a voulu ici donner, en grand, le modèle des plus formidables fortifications : des murs, des bastions, des remparts taillés à pic dans le roc, sont uniformément entassés des deux côtés à une hauteur effrayante ; tels qu'une garnison nombreuse, d'énormes sapins rangés en bataille, hérissent de leur noire file ces superbes escarpements.

Au fond de la gorge, la Viège roule ses eaux fougueuses dans les sinuosités du canal qu'elle s'est creusé ; un grand nombre de blocs détachés des hauteurs s'élèvent du milieu de son lit, comme autant d'isles tapissées de mousses et de lichens ; l'eau blanchie par des sables, produits de la décomposition des mica, des magnésies et des granits, se fait jour au travers de ces obstacles et s'échappe en bouillonnant. Il ne manque à cette contrée, vrai séjour de la mélancolie, pour en faire le premier des jardins anglais, que quelques habitations propres à rappeler à l'âme absorbée, l'homme et ses travaux champêtres. Un chalet, un toit pour abriter les troupeaux, un banc placé comme au hasard sous un arbre, reposeroient bien agréablement les yeux fatigués de tous ces grands effets.

Ce qu'il peut y avoir de pittoresque dans cette description est l'ouvrage de la nature, ce qu'il y a de monotone est le défaut de l'auteur et, le dirai-je, c'est le défaut de la langue ; elle est trop pauvre pour rendre ces détails, et quoique l'impression que font ces grands objets, soit très variée, l'expression est la même lorsqu'on les décrit.

... C'est dans ces hautes contrées que le bras vigoureux du laboureur se fait remarquer ; il a abattu les antiques sapins, il a creusé des canaux pour arroser les prairies, il a défriché le terre la plus ingrate, il a bâti des villages et élevé de charmantes églises. Le peuple de ces vallées est simple, laborieux, religieux, hospitalier et fidèle, mais méfiant envers les étrangers. Aussi je recommande aux voyageurs de faire connaissance avec Messieurs les Curés, ou avec les personnes les plus considérés de l'endroit, afin de s'attirer, par eux, la confiance d'un peuple à moitié sauvage, d'un peuple souvent trompé par des voyageurs, où déçu dans ses espérances par des malheurs.

(Lettre VII, de Thomas, 15 juillet 1795.)

Les derniers mots font sans doute allusion à l'aventure de Zermatt !

De son côté, Murith donne des conseils savoureux à propos d'une course à Gueuroz, Létroz et Trient...

Je conseille aux voyageurs qui voudront suivre mes traces de prendre des provisions ; car ils ne trouveront dans cette contrée que du vin, du pain de seigle, du lait, du beurre et du fromage.

(Lettre VI, de Murith, 27 juin 1794.)

Ces lettres se lisent avec plaisir et profit et leur valeur documentaire n'a pas diminué. Il n'est qu'à suivre aujourd'hui un des itinéraires du guide pour retrouver la plupart des plantes signalées et revivre les impressions de l'un ou l'autre des auteurs.

Ce sont de bonnes gens qui se font part de leurs découvertes, mais on y sent la joie des « trouveurs » et je ne sais quelle affection naïve, profonde et en quelque sorte patriarcale pour ces plantes dont ils observaient les formes et les mœurs [1].

Peu après 1800, probablement vers 1810, la famille Thomas quitta Fenalet pour se rapprocher davantage de Bex. Elle s'installa aux Dévens, un petit hameau au pied de la vallée de la Gryonne, entre les pentes du Chêne, couvertes de vignes et le Montet, colline gypseuse, boisée, riche en châtaigners et en fleurs.

* * *

---

[1] RAMBERT : *Bex et ses environs.*

Mais des jours sombres étaient venus. Sur sept enfants, quatre étaient morts jeunes : Abraham-François, né en 1778, mort de la petite vérole à l'âge de 20 ans ; Anne-Marie-Louise, née en 1780 et enlevée onze mois plus tard ; Jean-David, né en 1790 et Henriette-Julie, la cadette, née en 1799, qui moururent en 1814 à deux mois d'intervalle.

Les trois autres fils firent une carrière honorable. Elevés au milieu des plantes, ils suivirent tout naturellement la tradition familiale :

Pierre-Philippe-Louis, dit Philippe, né en 1782, eut pour parrains le pasteur Ph. Bridel [1] et le justicier David Chérix. Il étudia la médecine, mais la botanique l'intéressa davantage. S'étant expatrié en Sardaigne, il mourut à Cagliari, assez jeune encore, en 1831, laissant un herbier de plantes rares de cette île.

Charles-François-Louis-Alexandre, dit Louis, né en 1784, à Fenalet, fut le filleul de Jaques-Charles Bardin de Genève, de Jean-François Veillon, docteur en droit et du conseiller Alexandre Testaz. Il était destiné au commerce des plantes et son père lui fit faire des études dans cette intention. Il apprit le latin et les sciences, parcourut les Alpes avec son père et Murith, s'entraîna à la recherche des plantes et découvrit plusieurs espèces nouvelles. Pour étendre sa documentation, il se rendit à Paris, au Jardin des plantes, où il suivit les cours de MM. Desfontaines, en botanique et Haüy, en minéralogie. Il voyagea dans le sud de la France, longea la Méditerranée, visita les Etats de Gênes, le Piémont, la Lombardie et fit un séjour à l'Université de Pavie. Enrichi de cette sorte, il rentra au pays et fut nommé forestier dans le district d'Aigle.

Son sort semblait fixé lorsqu'un jeune botaniste silésien, Berger, visitant les Alpes, en se rendant à Naples, fit sa connaissance et lui proposa de l'accompagner en Italie. Les Calabres venaient d'être pacifiées, l'occasion était donc favorable. De fortes recommandations assurèrent aux deux voyageurs une

---

[1] Le doyen Bridel.

protection suffisante pour parcourir sans danger ces territoires peu connus. Ils firent une ample récolte de plantes que le directeur du jardin botanique de Naples, le professeur Tenore, a décrites.

De retour à Naples, ils s'y arrêtèrent quelque temps pour explorer les environs et la Pouille, puis rentrèrent à Bex où ils se séparèrent.

Louis Thomas souffrait d'une espèce d'asthme que l'air des Alpes rendait particulièrement pénible. Les médecins lui conseillèrent un climat plus doux. Louis avait conservé d'excellentes relations à Naples ; d'autre part, le gouvernement de Murat cherchait des hommes d'action, des administrateurs capables et surtout incorruptibles. Un Vaudois, Louis Reynier [1], frère du général Reynier qui fit la campagne d'Egypte, fut appelé à Naples pour réorganiser l'administration forestière du royaume. C'est par son entremise que Louis Thomas obtint les fonctions d'inspecteur des forêts des deux Calabres, attachées aux manufactures d'armes de la Mongiana. Ces forêts étaient dans un état lamentable, résultant de l'incapacité et, surtout, des dilapidations antérieures. Louis rétablit rapidement l'ordre, élabora des plans de reboisement, régularisa les finances et sa gestion fut si propre qu'après la chute de Murat, en 1815, le nouveau gouvernement lui conserva ses fonctions, en lui ajoutant encore la direction de la mine de sel gemme de Lungro, dont l'exploitation remontait au temps de Pline.

---

[1] Louis Reynier, né à Lausanne, Ebenézer, en 1762, participa à la campagne d'Egypte avec son frère, général de division. Plus tard, il fut appelé à Naples, à titre de commissaire royal, pour réorganiser les Calabres. On lui confia, ensuite, la surintendance des postes et la direction générale des forêts du royaume. A la chute de Murat, il rentra dans le canton de Vaud dont il devint intendant des postes cantonales.

Botaniste et économiste de valeur, il publia plusieurs ouvrages sur l'histoire de l'économie publique et rurale chez les Celtes, les Perses, les Phéniciens, les Arabes, les Juifs, les Egyptiens et les Carthaginois.

Louis Reynier fut un des fondateurs de la Société linéenne, de la Société littéraire, de la Société vaudoise des sciences naturelles. (Notice nécrologique par M. le général La Harpe, *Bulletin de la Société vaudoise de sciences naturelles*, 1825.)

Mais le mal dont souffrait Louis s'accentuait lentement et, en 1823, la mort enlevait à 39 ans cet homme dont la brève carrière avait été sans tache, qui ne laissait aucune fortune alors que tant d'autres, à sa place, eussent trouvé maintes occasions d'amasser des richesses.

Louis Thomas n'a rien publié, mais ses préoccupations administratives ne l'avaient pas empêché d'herboriser pendant ses loisirs.

Le commerce des Dévens eut en lui un fournisseur zélé. Plusieurs plantes nouvelles de l'Italie portent ou ont porté son nom [1].

En son honneur, Gay donna son nom à un genre [2].

Abraham Thomas avait donc vu mourir cinq enfants. Des deux qui lui restaient, Louis, malade, avait dû quitter la maison. Un seul fils restait au pays et continuerait l'œuvre paternelle ; c'était Abraham-Louis-Emmanuel, dit *Emmanuel.*

(A suivre)

F. Cosandey,
professeur de botanique
à l'Université de Lausanne.

---

[1] *Ranunculus Thomasii* (actuellement *Ranunculus millefoliatus Vahl).*
Sison Thomasii (actuellement *Cryptotaenia Thomasii* (Ten.) D.C.)

[2] *Thomasia*, genre de sterculiacée d'Australie occidentale.